

Gresset, Jean-Baptiste-Louis (1709-1777). [Oeuvres complètes (français). 1811]Oeuvres de Gresset. Tome premier [- tome second.]. 1811.

PRINCIPAUX TRAITES

DE LA VIE PRIVÉE ET LITTÉRAIRE

DE GRESSET.

JEAN-BAPTISTE GRESSET naquit à Amiens en 1709; sa famille, originaire d'Angleterre, vint dans le XVII^e siècle s'allier à quelques familles des plus distinguées de cette ville: son père étoit conseiller du roi, et sa mère descendoit du célèbre physicien Rohault.

Gresset fit ses études chez les jésuites d'Amiens. Le P. Lagneau, d'Arras, prit plaisir à cultiver ses heureuses dispositions; et Gresset en conserva toujours de la reconnoissance: il disoit dans une épître à la ville d'Arras, en 1740:

L'un de tes citoyens aux lieux de ma naissance
 Daigna former, instruire et guider mon enfance.
 Il m'apprit à penser: il m'apprit encor plus;

En ouvrant le Parnasse à mon jeune courage,
Il éclairait mes pas du flambeau des vertus.

Mon ame enfin est son ouvrage.

Le P. Lagneau avoit pris pour devise : *Les talents et les mœurs*. Ce fut celle de son élève ; et ces deux mots font son histoire.

Frappés des grandes espérances que donnoit leur jeune élève, les jésuites voulurent l'attacher à leur société. Sans avoir de vocation, Gresset ne montra point d'abord de répugnance ; à seize ans, en 1725, il commença son noviciat, et fut, comme il le dit, *porté du berceau sur l'autel*. Il vint ensuite achever ses études au collège de Louis-le-Grand, à Paris ; et, suivant le très bon usage des jésuites, il en recommença le cours, en professant lui-même les humanités à Moulins, à Tours et à Rouen. Dans chacune de ces villes il annonça de rares talents, soit par des sermons dont quelques uns existent encore, et méritent d'être conservés au moins en manuscrit, soit par des compositions destinées pour les exercices publics des collèges, mais

qui n'avoient aucunement l'empreinte scholastique.

Son talent pour la poésie s'essaya d'abord à la versification latine. Une piece en vers élégiaques, intitulée *Charites* ou *les Graces*, qu'il fit prononcer par un de ses élèves, à la fin d'une année, est tout-à-fait digne de son titre, et figureroit à côté de ce que nos poètes les plus aimables ont écrit en françois sur le même sujet.

Un autre ouvrage en prose poétique latine est le Discours sur l'Harmonie, prononcé en 1733, lorsqu'il étoit professeur de rhétorique, et traduit depuis par lui-même en françois, en 1737. Cet ouvrage fit époque dans sa vie; là commencerent pour lui les désagrémens et les dégoûts, qui le firent enfin revenir sur un engagement contracté sans vocation, et qui l'enleverent aux jésuites par les tracasseries injustes qu'on lui fit essuyer. Dans un discours sur l'harmonie il avoit été naturel d'exalter tout ce qui avoit rapport à la musique : pour un religieux le sujet étoit difficile

à traiter ; il avoit parlé de l'opéra , des ballets , du vaudeville : tout cela fut trouvé plus que profane ; on dénonça son ouvrage comme scandaleux. Il fut obligé de se défendre , et on a dans ses papiers les notes d'après lesquelles il composa son apologie.

Il n'osoit pas encore se l'avouer , mais son dégoût se déguisoit sous d'autres formes ; et l'on peut croire que déjà ce sentiment avoit beaucoup influé sur les dispositions qui lui dictèrent son ode sur l'amour de la patrie , faite à Tours en 1730 , et dans laquelle il exprime si vivement son regret d'être éloigné des bords de la Somme par un destin jaloux. Cette ode , son début sur le Parnasse françois , fut suivie de deux autres ; l'une qu'il adressa de Tours à sa mere , à l'occasion de la mort de sa sœur , décédée en mars 1731 dans l'Hôtel-Dieu d'Amiens où elle étoit religieuse ; l'autre est l'ode à Louis XV sur la guerre , imprimée à Rouen en 1733. Dans cette dernière la critique releva justement *les Ris* que l'auteur faisoit paroître en *câsques de roses* ; mais on

applaudit à l'éloge du maréchal de Villars qui fait le sujet de la même strophe.

Bientôt après Gresset prit tout son essor, et fixa son nom au temple de mémoire en y plaçant celui d'un perroquet. Le poëme de Ver-Vert fut imprimé à Rouen en 1734. « Ce poëme, dit M. d'Alembert, n'eût été entre les mains d'un autre qu'une plaisanterie insipide et monotone, destinée à mourir dans l'enceinte du cloître qui l'avoit enfantée. Gresset eut l'art de deviner dans sa retraite la juste mesure du badinage qui pouvoit rendre piquant pour les gens du monde un ouvrage dont le sujet devoit leur paroître si futile; il y répandit, avec intelligence et avec sagesse, ces graces délicates et légères, qui, dans les détails dont il a égayé ses tableaux, empêchent la gaité d'être ignoble et fastidieuse. »

L'auteur n'avoit que vingt-six ans, et il étoit jésuite, circonstances qui ajoutoient à la singularité. Les premiers pas du jeune poëte surprirent et le monde qui ne le con-

noissoit pas, et l'ordre qui l'avoit nourri. Vert Vert produisit l'effet d'un phénomène littéraire; on en fit trois éditions; on le traduisit en vers latins. Raux, artiste habile, représenta en émail les aventures du perroquet; M. Bertin, secrétaire d'état, qui eut pour Gresset une amitié et un attachement tout particuliers, lui fit présent d'un cabaret en porcelaine exécuté à la manufacture de Sevres, et dont les tasses et autres pièces retraçoient aussi l'histoire du héros chanté par Gresset. Voilà, disoit le poëte, l'édition de mes ouvrages faite à Sevres. Enfin, pour combler son succès, Jean-Baptiste Rousseau fit le plus grand éloge de ce poëme; il y trouvoit le naturel de Châpelle, mais son naturel épuré, embelli, orné et étalé dans toute sa perfection. « Si jamais, « ajoutoit-il, l'auteur peut parvenir à faire « des vers un peu plus difficilement, je pré- « vois qu'il nous effacera tous tant que nous « sommes: c'est un génie des plus heureux et « des plus beaux qui aient jamais existé ». Ces éloges honorèrent également et le vieil

auteur de l'ode à la Fortune, et le jeune auteur de Ver-Vert. Mais cette époque de la gloire de Gresset fut aussi celle d'une persécution plus sérieuse que la première : Ver-Vert avoit fait rire le public un peu aux dépens des religieuses ; un ministre d'état avoit une sœur supérieure générale de la Visitation ; les visitandines se trouverent ainsi être des puissances. Le ministre, sans inimitié personnelle contre Gresset, dont il devint depuis l'ami, fit du badinage de Ver-Vert une affaire d'état : il n'étoit pas dévot, mais il épousa la querelle de l'amour-propre offensé de sa sœur ; il porta ses plaintes à la Compagnie de Jésus. La politique des jésuites, quoique très flattée du succès de leur jeune confrère, voulut sur-tout ne pas déplaire ; et l'auteur de l'innocent badinage de Ver-Vert fut exilé à La Fleche.

Cet exil le choqua beaucoup, et l'ennuya bien plus encore ; il s'en plaint, avec autant de naturel que d'agrément, dans une relation de son voyage de Tours à La Fleche, lettre

mêlée de prose et de vers, écrite, à ce qu'il paroît, *currente calamo*, et adressée à madame Du Perche de Tours. Cette piece, publiée pour la première fois dans sa vie écrite par le P. Daire, bibliothécaire des Célestins, Paris, 1779, *in-12*, a été insérée dans toutes les éditions de ses œuvres faites depuis une quinzaine d'années. Il écrivit au provincial, ne reçut point de réponse satisfaisante; enfin, n'y pouvant tenir, il demanda sa sortie des jésuites, leur fit des adieux généreux et poétiques, et rentra dans le monde, en 1735. Ces adieux aux jésuites lui attirèrent deux réponses, dont l'une est plate et indécente; et toutes deux sont maintenant oubliées.

Il étoit encore attaché à cette Société, lorsqu'il publia à Blois, en 1734, un recueil de ses poésies, dans lequel on trouve une imitation libre des six premières églogues de Virgile; il ajouta les quatre autres dans une seconde édition faite à Amsterdam, en 1741.

Cette traduction des bucoliques n'est pas un des titres poétiques de Gresset; mais s'il

n'a pas tiré des sons assez heureux du pipeau de Virgile, il avoit bien tracé les caracteres de cette sorte de poésie dans son ode à Virgile, et mieux encore dans son *Siecle Pastoral*, idylle qui est un chef-d'œuvre dans ce genre. Gresset, admiré par Jean-Baptiste Rousseau, ne le fut pas moins par l'homme célèbre qui depuis porta le même nom avec des talents d'une nature bien différente. J.-J. Rousseau aimoit passionnément l'idylle du *Siecle pastoral*; il l'a mise en musique, et y a ajouté six strophes qu'on trouvera dans cette édition.

Après *Ver-Vert* parurent, aussi en 1734, deux ouvrages d'un genre plus analogue à ce poëme; le *Carême in-promptu* et le *Lutrin vivant*, réimprimés l'année d'après. On ne donne pas à ces deux bagatelles le titre de poëme, qui a même été disputé à *Ver-Vert*; ce ne sont que des contes, mais le badinage en est très ingénieux; et leur moindre mérite est celui de la difficulté vaincue, tout embarrassant qu'il ait pu être de rendre avec décence et clarté la scene grotesque du *Lutrin*. A la

fin du Lutrin vivant Gresset fait un grand éloge de Du Cerceau ; il y a cependant loin de son badinage , souvent gêné et apprêté , à celui de Gresset , dont le naturel , l'aisance sont le mérite caractéristique ; et il lui fait trop d'honneur en le nommant son modèle.

Si Gresset avoit , au jugement de J.-B. Rousseau , effacé Chappelle dans son Ver-Vert , il surpassa de beaucoup Chaulieu dans sa Chartreuse , qui parut en 1735 : il composa cette pièce dans le bosquet de Minerve du jardin de Chaumes , qu'il a célébré depuis dans l'épître au P. Bougeant. A la vue des richesses poétiques et philosophiques prodiguées dans cette épître avec une si aimable facilité : « Quel prodige ! s'écria J.-B. Rousseau ; quel « désespoir pour tous les prétendus beaux « esprits modernes » ! Il préféreroit cette épître à Ver-Vert , comme étant d'un ordre de poésie et de talent au-dessus du récit des aventures d'un perroquet.

En 1736 Gresset publia l'épître à sa Muse ; c'est le plan de conduite qu'il se proposa lui-

même dans la littérature et dans le monde. Cette pièce a bien quelques longueurs ; mais elle devrait être , pour tout jeune poëte , ce que le serment d'Hippocrate est pour un nouveau médecin.

Gresset, en sortant des jésuites , étoit resté attaché à ce qu'il y avoit de plus illustre parmi eux : ses amis étoient les PP. Rouillé , auteur, avec le P. Catrou , d'une Histoire romaine que celle de Rollin a fait oublier ; Brumoy, le savant traducteur du théâtre des Grecs ; Bougeant , auteur du traité de Westphalie. Mais ces hommes de mérite attiroient trop l'attention publique , et ils avoient des désagrémens même dans leur compagnie. Ce qui arriva aux deux derniers réveilla dans Gresset sa rancune contre le séjour de La Fleche : le P. Bougeant avoit été, comme lui , exilé dans ce collège , pour avoir publié un badinage innocent sous le titre d'Amusement philosophique sur le langage des bêtes. En 1735 il fut cependant rappelé au collège de Louis-le-Grand ; et à l'occasion de son retour Gresset lui écrivit

une lettre charmante, publiée pour la première fois par le P. Daire, auquel on doit savoir gré de l'avoir conservée : elle est dans notre édition et dans plusieurs autres, mais sans ce commencement en prose, rapporté par le même P. Daire.¹

En 1737, Gresset célébra la première exposition des tableaux, faite cette année au Louvre. La pièce pourroit être meilleure; on l'a cependant conservée dans cette édition comme un hommage rendu aux arts, et comme la consécration poétique d'une époque remarquable dans l'histoire de l'école française.

Son épître au P. Bougeant fut composée à

(1) « J'imagine que quelque vénérable espion, reste de la lignée des Aubins, gens de décachetante et interceptante mémoire, aura supprimé ma petite épître; mais vous êtes heureusement arrivé, et c'est bien tout ce qu'on peut faire que de rapporter sa pauvre vie de cette métropole des caveaux et des catacombes de la Société. Vous voilà ressuscité, et nos amis peuvent aller à la côte sans craindre les partis ennemis (*les espions qui interceptoient ses lettres au P. Bougeant*).

Or, au sortir du monument, etc. »

Chaulnes, dans la même année 1737; elle finit par un hommage extrêmement touchant que l'auteur rend à la mémoire de cet évêque de Luçon, fils du fameux Bussy-Rabutin, bien plus aimable que son pere, et que Voltaire avoit nommé,

L'ornement de la bergerie
Et de l'Église, et de l'Amour.

En 1738, Gresset eut une longue et dange-reuse maladie, pendant laquelle madame de Toulle, sa sœur, vint lui donner ses soins. Il lui adressa ensuite sa belle épître sur sa convalescence : madame de Toulle étoit digne de toute la tendresse et de la prédilection particulière que toujours son frere eut pour elle.

Avec un petit volume de poésies délicates et légères, Gresset pouvoit prendre place au Parnasse entre Hamilton et Chaulieu; on attendoit avec impatience qu'il entrât dans la carrière où s'immortaliserent Corneille, Moliere et Racine; c'est à cette difficile épreuve qu'en France on aime à juger les grands talents

poétiques. Il commença par la tragédie d'Édouard III, représentée le 22 janvier 1740 : il l'envoya par la poste à Voltaire, qui en trouva le port un peu coûteux, *quoiqu'il y eût de très beaux vers*. Cette tragédie fut assez bien reçue ; mais, comme le remarque La Harpe : « Gresset méconnut la nature de son talent « quand ses succès le conduisirent à lui faire « entreprendre une tragédie ; il n'y a rien en « lui qui tendé au tragique. »

Voici la dernière phrase de l'avertissement de Gresset sur cette tragédie : « Il faut, dit-il, « s'honorer des critiques, mépriser les satires, « profiter de ses fautes, et faire mieux. »

Gresset renonça sagement à Melpomene pour Thalie. Le 3 mai 1745 il fit représenter Sidnei, comédie en trois actes et en vers ; c'est une espèce de drame philosophique, écrit avec élégance, et qui se lit avec plaisir : mais ni Édouard ni Sidnei ne pouvoient tirer l'auteur de la foule des poètes dramatiques ; et sur le théâtre Gresset sembloit encore inférieur à lui-même, lorsqu'enfin il prit aussi sur la

scène une place supérieure par le Méchant, comédie en cinq actes et en vers, représentée pour la première fois le 15 avril 1747. Cette pièce eut vingt-quatre représentations; on se déchaîna d'abord contre elle, on prétendit y reconnoître tout Paris; l'auteur fut accablé de brochures: les journalistes déchirèrent l'ouvrage, ils le trouverent languissant; c'étoit, selon eux, une froide copie du Médisant de Destouches. Qu'est-il arrivé? les brochures et les journaux sont oubliés, et le Méchant est resté au théâtre. C'est la pièce dont on sait le plus de vers, et dont le plus de traits sont devenus proverbes. Jamais on n'a si bien pris au théâtre le ton du monde et de la conversation la plus distinguée. Ces nuances de notre langue sont difficiles à saisir pour les étrangers; aussi le grand Frédéric, qui aimoit beaucoup Gresset, avouoit à la représentation du Méchant qu'il étoit bien loin d'en saisir toutes les finesses.

Gresset avoit, en 1740, adressé à ce prince une ode sur son avènement au trône: le nou-

veau roi lui avoit fait une réponse que peu de rois sont en état de faire; il lui avoit envoyé à son tour une ode que l'on trouvera imprimée à la fin de cet Essai¹. Frédéric ne se borna pas à des compliments poétiques; il fit faire à Gresset les offres les plus brillantes pour l'engager à venir se fixer à Berlin; on croyoit même qu'il l'y avoit décidé: aussi Voltaire, dans plusieurs de ses lettres, semble regarder la chose comme faite, et ne le nomme plus que le *prussien Gresset*; mais celui-ci, trop attaché à la France, trop amoureux de sa Picardie, se contenta d'entretenir de loin en loin avec Frédéric une correspondance respectueuse.

Après le succès du Méchant, Gresset fut un moment l'idole de Paris; il projetoit dès-

(1) J'y ajoute deux strophes de l'ode de Gresset, dont l'une inédite vient de m'être communiquée par M. Fayolle, à qui l'on doit une bonne édition de Gresset, en 3 vol. in-18, augmentée de beaucoup de pièces qu'il a publiées pour la première fois, et qui sont toutes aussi dans cette nouvelle édition.

lors de se retirer en province. On voit dans ses ouvrages combien il étoit attaché au pays qui l'avoit vu naître ; quelque part qu'il pût être hors de la Picardie , il se croyoit presque en exil. Outre ce sentiment profond qui le ramenoit vers Amiens , il croyoit qu'un homme de lettres , connu et répandu , ne peut concilier , dans le tourbillon de Paris , le recueillement du travail et les distractions du monde. C'est un embarras que Voltaire éprouvoit dans le même temps , et qu'il a peint en prose¹ lorsque Gresset l'a peint en vers.

Ce desir de retourner dans sa patrie ne le quitta plus jusqu'au moment où il put voir son projet accompli. Rentré dans Amiens , il voulut signaler son bonheur par un bienfait. Aidé du crédit du duc de Chaulnes , alors gouverneur de la province de Picardie , il obtint l'établissement d'une société littéraire , érigée en académie des sciences , belles-lettres et arts , dans la ville d'Amiens , en 1750 , par des lettres

(1) Lettre à madame de Chambonin.

patentes du Roi, qui l'en nomma président perpétuel. Mais l'esprit d'égalité, d'indépendance, la sorte de fraternité que Gresset savoit être nécessaires à ces associations, l'empêchèrent d'accepter ce titre.

Cependant l'éclat du succès du Méchant avoit ouvert à Gresset les portes de l'académie françoise. Le 4 avril 1748 il prit la place de Danchet, traça un portrait honorable du caractere de son prédécesseur, et s'attacha ensuite à développer une these brillante et favorable à l'émulation. Il combattit l'éternel *tout est dit*, avec lequel on veut arrêter l'essor du génie, et démontra qu'il est encore des progrès à faire dans les lettres et dans les arts, et que le génie ne connoît point de bornes.

Pénétré de cette idée, il étoit lui-même sans cesse occupé de ses travaux, amassoit des matériaux immenses, esquissoit une foule de caracteres, et traçoit de nombreux plans de comedies. Vers 1751 il avoit terminé deux pieces qui lui avoient été demandées pour le spectacle de la cour, l'*Esprit à la mode*, et l'*École*

de l'amour-propre; et, dans la retraite paisible où son amour pour son pays natal l'avoit ramené, il méditoit en silence beaucoup d'autres ouvrages, lorsqu'un nouveau désagrément qu'il eut à essuyer pour une phrase d'un discours académique, refroidit tout-à-coup son émulation, glaca son génie, et le livra dès lors aux religieuses insinuations de l'évêque d'Amiens (d'Orléans de La Mothe). Ce prélat, d'une piété exemplaire autant que respectable, son ami particulier, avoit sur lui une grande autorité, et son seul tort peut-être fut d'avoir poussé trop loin l'usage de cette autorité, en exigeant au nom de Dieu des sacrifices littéraires que la véritable religion ne demandoit sans doute pas.

Le 14 décembre 1754 d'Alembert fut reçu à l'Académie française à la place de l'évêque de Vence, M. de Surian. Gresset, que son séjour habituel à Amiens n'empêchoit point de faire de temps à autre des voyages à Paris, étoit alors directeur de l'Académie, et, comme tel, obligé de faire le panégyrique du défunt. Il

crut le devoir louer par les endroits qui, dans sa conduite épiscopale, étoient vraiment louables. Voici donc ce qu'il dit de M. de Surian, et qui fit un si grand tort au panégyriste.

« Arrivé à l'épiscopat sans brigues, sans
« bassesses et sans hypocrisie, il y vécut sans
« faste, sans hauteur, et sans négligence. Ce
« ne fut point de ces talents qui se taisent
« dès qu'ils sont récompensés; de ces bouches
« que la fortune rend muettes, et qui, se fer-
« mant dès que le rang est obtenu, prouvent
« trop que l'on ne prêche pas toujours pour
« des conversions. Dévoué tout entier à l'in-
« struction des peuples confiés à son zèle, il
« leur consacra tous ses talents, tous ses soins,
« tous ses jours; pasteur d'autant plus cher à
« son troupeau, que, ne le quittant jamais,
« il en étoit plus connu : louange rarement
« donnée et bien digne d'être remarquée! Dans
« le cours de plus de vingt années d'épiscopat,
« M. l'évêque de Vence ne sortit jamais de
« son diocèse que quand il fut appelé par son

« devoir à l'assemblée du clergé : bien diffé-
« rent de ces pontifes agréables et profanes ,
« crayonnés autrefois par Despréaux , et qui ,
« regardant leur devoir comme un ennui ,
« l'oisiveté comme un droit, leur résidence na-
« turelle comme un exil, venoient promener
« leur inutilité parmi les écueils, le luxe et
« la mollesse de la capitale, ou venoient ram-
« per à la cour et y traîner de l'ambition sans
« talent, de l'intrigue sans affaires, et de l'im-
« portance sans crédit. »

Il n'y avoit rien que de vrai dans toute cette tirade, qui rappelle le vers fameux de Boileau :

C'est aux prélats de cour prêcher la résidence.

Mais si Boileau, protégé par Louis XIV, avoit pu étendre impunément les droits de la satire jusque sur les prélats de cour, Gresset, sous Louis XV, n'eut pas le même privilège ; sa dernière phrase sur-tout parut une hardiesse si mal sonnante, qu'on la fit rayer du recueil de l'Académie. Lorsqu'il alla à Versailles présenter son discours, le roi lui

tourna le dos , le regardant comme un esprit fort. Gresset , consterné de cette disgrâce , oublia tous ses projets littéraires ; et désespéré de l'idée que Versailles le regardoit comme un homme dangereux , il se jeta dans les bras de l'évêque d'Amiens , et ne consulta que lui sur les moyens de se sauver du danger de passer pour un philosophe.

L'évêque d'Amiens ne pouvoit être blessé de ce portrait de M. de Surian , auquel il s'efforçoit de ressembler ; mais il profita de cette circonstance pour persuader à son ami de renoncer au théâtre , et d'y renoncer par une espece d'abjuration publique. Il lui fit considérer cette démarche comme le seul moyen de réparer sa faute , et de rétablir à la cour sa réputation de chrétien. D'autres circonstances seconderent les vues religieuses du prélat. Gresset fut extrêmement frappé de la mort subite d'un de ses amis , et le fut plus vivement encore du parti violent qu'un jeune homme d'Amiens , connu par beaucoup de scandale , prit , au milieu d'un bal masqué , de

se retirer à la Trappe, d'où il adressa à Amiens une homélie foudroyante contre les erreurs et les vains amusements du siècle. Enfin, en 1759, Gresset, aux yeux de qui l'on faisoit briller la perspective de rentrer en grace à la cour, d'obtenir du roi des faveurs signalées, d'être appelé peut-être à l'éducation du duc de Bourgogne, Gresset, pressé par son évêque, qui étoit en même temps son confesseur, se détermina à la démarche la plus étrange. Après avoir jeté au feu des comédies et plusieurs autres ouvrages, fruit de tant de travaux et de veilles, il abjura solennellement le théâtre par une lettre qu'il fit insérer dans la plupart des journaux; elle est datée du 14 mai 1759, et se trouve au tome II de cette édition, page 387.

On a jugé diversement cette résolution de Gresset : nous autres mondains, nous n'y voyons que la perte de charmantes productions. Nous aimerions mieux que Gresset, resté un peu plus profane, ne nous eût pas privés des cinquième et sixième chants de Ver-

Vert, des ouvrages qu'il détruisit alors, et de ceux qu'indubitablement il auroit composés depuis. Mais ne nous permettons point de juger les consciences : Gresset crut que la religion lui commandoit ce sacrifice, et nous devons respecter la pureté de ses motifs.

Voltaire et Piron, qui n'aimoient point Gresset, s'égayerent à ses dépens. Ce dernier, qui peut-être voyoit avec déplaisir le Méchant se placer presque au niveau de la Métromanie, et qui, à l'occasion de la réception de Gresset à l'Académie, avoit déjà lancé contre lui une épigramme¹, lui en décocha une seconde; et ces deux épigrammes ne sont pas ses plus mauvaises; la première sur-tout,

(1) En France on fait par un plaisant moyen
Taïre un auteur quand d'écrits il assomme;
Dans un fauteuil d'académicien
Lui quarantieme on fait asseoir mon homme;
Lors il s'endort, et ne fait plus qu'un somme;
Plus n'en avez phrase, ni madrigal.
Au bel esprit ce fauteuil est en somme
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

qui fut une espece de prophétie¹. Voltaire, que tout l'éclat de sa gloire ne pouvoit guérir de quelque petit mouvement d'envie, ou au moins de jalousie, contre les succès de ses confreres en littérature, essaya de ridiculiser Gresset par ces vers du *Pauvre Diable*², dans

(1) Gresset pleure sur ses ouvrages
En pénitent des plus touchés.
Apprenez à devenir sages,
Petits écrivains débauchés.
Pour nous, qu'il a si bien prêchés,
Prions tous que dans l'autre vie
Dieu veuille oublier ses péchés,
Comme en ce monde on les oublie.

(2) Gresset doué du double privilège
D'être au collège un bel esprit mondain,
Et dans le monde un homme de collège;
Gresset dévot, long-temps petit badin;
Sanctifié par ses palinodies,
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies
Dont à la Vierge il demandait pardon.
Gresset se trompe, il n'est pas si coupable;
Un vers heureux et d'un tour agréable

lesquels l'humeur perce beaucoup plus que dans les saillies de Piron.

Si Gresset eut des jaloux, il ne fut jamais jaloux de personne; et, malgré les plaisanteries beaucoup trop piquantes de Voltaire, toujours il rendit hommage aux talents de ce grand écrivain, soit dans la conversation, soit dans ses correspondances familières.

Dans sa retraite, il ne cessa point de cultiver les lettres. Indépendamment des ouvrages de poésie dont nous venons de parler, chaque année il laissoit échapper de sa plume quelques épîtres, quelques pièces fugitives, qu'on inséroit dans les journaux et dans les recueils du temps. Chaque année aussi il composoit plusieurs discours pour l'académie d'Amiens; et quand le sort le nommoit directeur de l'académie françoise, il venoit en remplir les fonctions pendant son trimestre: déjà en cette

Ne suffit pas; il faut une action,

De l'intérêt, du comique, une fable,

Des mœurs du temps un portrait véritable,

Pour consommer cette œuvre du démon.

qualité il avoit répondu, en 1754 et 1755, aux discours de réception de Boissy, de d'Alembert; et, en 1774, il fut encore directeur pour la réception de M. Suard.

A cette dernière époque, Gresset commença à signaler moins son talent pour la peinture des mœurs de la capitale; talent que jusque-là on avoit si justement admiré dans la plupart de ses productions, et particulièrement dans sa comédie du Méchant. Un long séjour dans la province lui avoit fait perdre la trace des nuances si fugitives de nos révolutions de mode dans les usages, et même dans la langue. En répondant au discours de M. Suard, après avoir donné des éloges à ses traductions de l'anglois, il voulut peindre le ridicule des variations de notre langage; mais il ne connoissoit plus les couleurs qu'il falloit employer. D'Alembert, qui, reçu par lui, fut chargé de recevoir son successeur, l'abbé Millot, dit dans sa réponse à ce dernier, en parlant du discours de Gresset:

« Il voulut peindre des ridicules dont il

« avoit perdu le trait et les formes. Le public
« vit avec un silence respectueux, et avec
« une sorte de douleur, le coloris terne et
« suranné de ces tableaux, comme il voit les
« derniers efforts de ces artistes célèbres dont
« la jeunesse s'est immortalisée par des chefs-
« d'œuvre, et dont les mains défaillantes, en-
« core attachées sur la toile qu'animoit autre-
« fois leur génie, essaient en vain d'y repré-
« senter, par quelques traits informes, des
« objets que leurs foibles yeux ne peuvent
« plus apercevoir. »

Mais cette époque procura à Gresset des honneurs d'un autre genre. On avoit fait valoir à la cour sa résipiscence ; il en obtint quelques faveurs. Il eut l'avantage de s'approcher de Louis XVI pour le haranguer, au nom et à la tête de l'Académie, sur son avènement au trône. Peu après, dans la même année, il reçut des lettres de noblesse, dont M. Dagay, intendant de Picardie, fit lecture dans une assemblée publique de l'académie d'Amiens. Il est dit, dans le préambule de ces

lettres, que l'auteur s'est acquis une célébrité d'autant mieux méritée que la religion et la décence, toujours respectées dans ses écrits, n'y ont jamais reçu la moindre atteinte. « Cette « grâce, dit un de ses panégyristes, cette « grâce, l'une des premières que le monarque « eût accordées, n'étoit pas le trait le moins « digne de signaler les commencements d'un « regne sur lequel la nation fondoit de si « douces espérances. »

L'évêque d'Amiens, dont j'ai parlé plus haut, avoit voué à Gresset l'amitié la plus sincère. Une grande conformité de caractères et de goûts les avoit attachés l'un à l'autre. Ils étoient tous deux fort gais ; ils aimoient les contes plaisants, les épigrammes, et ils avoient beaucoup de talent pour en faire. On assure que Gresset avoit composé une foule de contes, qui étoient autant de petits poèmes,

(1) Eloge de Gresset qui a concouru au prix proposé par l'académie d'Amiens, par Max. Roberspierre. Londres (Paris), Royez, 1785, in-8°.

variés à l'infini, et une quantité innombrable d'épigrammes, à quelques unes desquelles le marquis de Chauvelin avoit contribué. On n'a aucun espoir de rien recouvrer de ces petits ouvrages, connus seulement des personnes qui les entendoient réciter dans les sociétés dont ils faisoient les délices. L'évêque étoit le seul qui fût en état de lutter contre Gresset dans le genre du conte. Dans leur jeunesse ils se trouvoient souvent ensemble chez le duc de Chaulnes, et y faisoient assaut à cette sorte d'escrime poétique pendant plusieurs heures de suite. Et c'est cet homme qui a contraint Gresset à brûler l'Ouvroir, etc. etc.

Avec tant de moyens de briller dans le monde, personne ne s'y montra plus simple que Gresset, ni plus modeste: aussi ses talents n'effarouchoient personne; loin d'exciter la jalousie, il étoit généralement aimé, et les sarcasmes de Voltaire et de Piron sont les seuls traits satiriques qui aient été dirigés contre sa personne ou ses ouvrages.

Il jouissoit sur-tout du bonheur au milieu

d'une famille nombreuse qu'il chérissait. Dans un des voyages que, pendant ses quinze années de séjour à Paris, il faisoit de temps à autre à Amiens, il avoit pris de l'inclination pour une demoiselle de beaucoup d'esprit, et d'un caractère doux et enjoué. Il obtint sa main en 1751. Charlotte Galland étoit fille d'un négociant d'Amiens, et de la même famille qu'Antoine Galland, célèbre par sa traduction ou imitation des Mille et une Nuits.

De toutes les personnes qui composoient la famille de Gresset, ce fut une de ses sœurs, mariée à M. de Toulle, capitaine de cavalerie, qu'il aima le plus, et dont il fut le plus chéri; et Madame de Toulle étoit, à tous égards, digne de cette préférence. Aux vertus, aux qualités d'un esprit vif et juste, elle réunissoit les charmes d'une beauté rare. Son goût exquis l'avoit rendue le juge-né des ouvrages de son frère, qui les soumettoit à son examen avant de les publier. Cette femme intéressante, que Gresset a en quelque sorte associée à sa gloire en l'appelant sa Minerve, a eu la douleur de

le voir mourir, et elle ne lui a pas survécu d'un an.

En 1777 le roi nomma Gresset écuyer, chevalier de l'ordre de S.-Michel, et historiographe de l'ordre de S.-Lazare. Sa santé, depuis plusieurs années chancelante, ne le laissa pas jouir long-temps de ces titres. Dans les premiers jours de juin 1777 il fut surpris par quelques accès de fièvre; et, le 16 du même mois, au quatrième accès, il mourut, à l'âge de soixante-huit ans, d'un abcès qui lui creva dans la poitrine. Il n'a point laissé d'enfants.

Lorsque ses scrupules religieux le déterminèrent à sacrifier plusieurs des ouvrages qu'il avoit achevés, et à en abandonner d'autres qu'il avoit commencés, il recommanda que l'on ne publiât jamais ce qui pourroit en rester après sa mort. Ses volontés n'ont été que trop scrupuleusement exécutées, et on auroit dû se souvenir que Virgile mourant avoit ordonné aussi qu'on jetât au feu les matériaux de son *Enéide*; qu'Auguste ordonna, au con-

traire, que ces matériaux fussent rassemblés et rendus publics. On connoît les beaux vers sur ce sujet, attribués à Auguste :

Frangatur potius legum veneranda potestas...

De plusieurs comédies achevées, et qui furent alors détruites, l'une, intitulée *le Secret de la Comédie*, avoit été lue par l'auteur à deux de ses amis, qui pensent que jamais rien de plus gai et de plus plaisant n'a été donné au théâtre. D'une autre, *le Monde comme il est*, on ne connoît que le titre.

Avec les ouvrages de Gresset publiés avant sa mort, cette édition contient encore tout ce qui, depuis, a été donné d'après ses manuscrits, plusieurs odes, épîtres, enfin le Chartreux, qui n'est qu'un fragment, et l'Abbaye, pieces dont la dernière copie auroit pu être l'objet de ses scrupules religieux, bien plutôt que les comédies et les deux chants si regrettés de Ver-Vert. J'aurois désiré pouvoir donner quelques unes des nombreuses pieces que l'on prétend exister encore en manuscrit dans diverses mains.

J'ai fait pour cela tout ce qui dépendoit de moi; et si cette collection des OEuvres de Gresset ne se trouve pas augmentée de quelques unes de ces épigrammes dont sa gaîté naturelle lui suggéra un si grand nombre, de quelques unes de ces odes et épîtres⁽¹⁾ inédites dont on pourroit desirer de trouver ici les meilleures; au moins ai-je eu la satisfaction d'enlever à l'oubli, et peut-être à la destruction, le charmant poëme du Parrain magnifique, qui ne verroit cependant pas encore le jour, si je n'avois eu pour me seconder que la bonne volonté des compatriotes de Gresset. C'est à l'amitié d'un étranger, d'un Anglois, à son zele pour la gloire du chantre de Ver-Vert, et à son amour pour la littérature françoise, que je dois l'obligeante communication de cette spirituelle plaisanterie que Gresset eût perfection-

(1) J'ai, écrite de sa main, une longue épître adressée à M. de Choiseul, ministre; mais, malgré des vers fort agréables et quelques tirades heureuses, la piece m'a semblé trop inégale, et sur-tout trop peu achevée, pour mériter les honneurs de l'impression.

nées sans doute, qu'il eût probablement abrégée de beaucoup, mais qui, telle que nous avons pu la recueillir, est encore un titre littéraire dont plus d'un poète se feroit grand honneur, et qui a sur-tout le mérite si précieux pour une production enjouée, celui d'être extrêmement amusante, tandis qu'un si grand nombre de nos poésies, même réputées badines, sont si excessivement ennuyeuses.

Après de longues et nombreuses enquêtes, après de pressantes et inutiles sollicitations, suivies de promesses qui n'aboutirent qu'à des refus, ou bien à la communication de pièces soi-disant inédites, tandis que depuis deux lustres elles courent le monde dans dix éditions différentes, je fis enfin une dernière tentative, et ce fut la seule fructueuse. J'avois l'avantage de connoître à Amiens M. le chevalier Croft, savant anglois, auteur de plusieurs ouvrages estimés, et notamment d'un très ingénieux travail sur Horace, *Horace éclairci par la ponctuation*, et recommandable autant par l'aménité de ses mœurs, par

ses qualités personnelles, que par sa profonde érudition, accompagnée d'un goût exquis, et du talent, si rare dans un étranger, d'écrire dans notre langue avec autant d'élégance que de pureté. Je lui fis part de mon chagrin, et je l'invitai à faire tout ce qui seroit en lui pour me procurer quelques unes de ces piéces tant désirées par les nombreux admirateurs de Gresset. Au bout de quelques semaines M. Croft me fit l'envoi et le présent des dix chants manuscrits du Parrain, et voulut bien me promettre de faire tout ce qui lui seroit possible pour me procurer d'autres piéces encore.

A la suite de ce poëme, que j'ai publié l'année dernière, en *in-8°*, comme ces deux volumes, est une épître ou lettre d'un homme qui s'est retiré du monde, que messieurs les neveux de Gresset m'avoient cédée la croyant inédite et de leur oncle, et que j'ai depuis reconnue avoir été souvent imprimée dans des journaux et dans plusieurs recueils, où elle est attribuée par les uns au

marquis de Saint-Aulaire, et par d'autres à Jean-Baptiste Rousseau. Au reste, comme la piece est courte et fort agréable, j'espere que sa réimpression n'aura pas été fastidieuse au public.

Des renseignements, que je croyois exacts, m'avoient fait rapporter la composition du Parrain à l'année 1760, et cette date impliquoit contradiction avec le rigorisme, l'austérité dont l'auteur avoit fait, en 1759, une profession aussi sincere qu'éclatante. L'erreur se trouve rectifiée par une note de sa main, dans laquelle, parmi diverses lignes pleines de ratures et toutes relatives au Parrain, on lit, *Nota: Distribution, mars 1750*, ce qui s'accorde parfaitement avec le vers du chant premier, *Au point milieu du siecle dix-huitieme.*¹ Une autre note, également de sa

(1) Une petite piece de vers, adressée à M. de Bougainville, pour envoi du Parrain, et datée de 1755, prouve encore que ce poëme fut achevé bien avant 1760. Cette piece, que je place à la tête du Parrain, vient de m'être communiquée par M. Fayolle, qui en conserve l'original écrit de la main de Gresset.

main, fournit pour le même ouvrage une correction qui remplace un très mauvais vers par un autre bien plus supportable ; c'est le deuxième du premier chant. Au lieu de

Qui né pour l'air capable et tout bouffi de gloire,

Gresset corrige

Qui né pour les grands airs et pour la belle gloire.

Cette belle gloire ne fait pas un fort bel effet, mais le premier hémistiche de ce nouveau vers est indubitablement meilleur, et des deux vers on peut en faire un bon.

Lorsque je publiai le Parrain, j'ignorois encore s'il restoit du Gazetin autre chose que les cinquante-huit vers que je donnois pour la première fois. J'ai depuis acquis la certitude de son existence en un manuscrit complet et correct que possède un parent de Gresset, domicilié à Amiens. Imprimer cette pièce comme le Parrain, eût été faire aux amateurs des lettres françoises un cadeau non moins agréable que le premier ; et la réunion de ces

deux poèmes auroit formé le troisième volume des Oeuvres; mais, pour cette fois, toutes les sollicitations ont été inutiles. Demandes, prières, offres de payer tout aussi chèrement qu'il le faudroit; rien n'a servi, et les possesseurs sont restés inflexibles; ils ne veulent ni donner, ni vendre, ni échanger contre un présent en livres; ils ne veulent pas non plus faire imprimer eux-mêmes. On a laissé entrevoir l'opinion, manifestée sans détour au sujet du Parrain, que ces publications étoient une honte pour la mémoire de Gresset. C'est au public à juger si, même avec ses nombreuses négligences, sa prolixité, et tous ses défauts, le Parrain est une œuvre dont la publication soit une tache pour l'auteur. Il est à croire que celle des quatre chants du Gazetin qu'on assure être plus soigné, plus limé, n'auroit pas été plus déshonorante. Si en outre on considère que deux personnes dans Amiens sont réputées savoir par cœur les deux chants si désirés des Pensionnaires et de l'Ouvroir, sans que jamais

on ait pu les déterminer à en faire la révélation, et que ces personnes sont presque octogénaires; tout en respectant les scrupules de ceux-ci, et en trouvant un peu étrange l'espece d'avarice littéraire de ceux-là, on ne peut que regretter qu'un aussi bizarre concours de circonstances prive, peut-être pour jamais, le public d'aussi intéressantes productions. En attendant qu'un changement heureux de résolution, un hasard inespéré détermine à la révélation des deux chants, révélation qui certes ne seroit ni coupable ni indiscrete; en attendant que le ciel touche et amollisse le cœur de ceux qu'on pourroit bien nommer les geoliers du Gasetin, conservons au public et le plan de ces ouvrages, et le peu de vers qu'on connoît de l'Ouvroir; suivons l'exemple de ces soigneux éditeurs grecs ou latins qui recueillirent avec scrupule les moindres fragments des ouvrages ou morceaux perdus, et n'hésiterent pas à imprimer même des demi-phrases, des mots isolés, pour servir de pierre d'attente, de

fanal en cas de quelque heureuse découverte.

On connoît ce peu de vers du chant des
Pensionnaires :

Les petits noms sont nés dans les couvents.

Un jour du monde efface un an du cloître.

Le cœur s'éveille avec l'impatience :

Le desir naît de l'inexpérience.

On ne sait rien, on cherche à deviner.

Car, comme on sait, qui dit religieuse,

Dit femme prude, et sur-tout curieuse.

Dans un morceau sur l'éducation le poëte
s'écrie :

O jours heureux du cœur et du bon sens,

Où chaque mere, élevant ses enfants,

Ne laissoit point remplir à l'aventure

Ce devoir saint qu'impose la nature !

Gresset récita l'Ouvroir, en 1753, à une
séance publique de l'académie d'Amiens, et
à la cour en 1775, lorsqu'en sa qualité de
directeur de l'académie françoise, il compli-

menta Louis XVI sur son avènement au trône.

L'Ouvroir étoit l'histoire abrégée de toutes les occupations, de toutes les petitessees, de toutes les grimaces d'un couvent. En voici le début :

Temple secret des petites sciences,
Il est un lieu tapissé de sentences,
D'emblèmes saints, de mystiques vertus,
D'anges vainqueurs, et de démons vaincus.

Après une description charmante des mystères qui se célèbrent dans ce temple, séjour de la candeur et de l'innocence, on trouvoit ces vers sur les occupations des religieuses :

L'une découpe un *agnus* en losange,
Ou met du rouge à quelque bienheureux ;
L'autre bichonne une Vierge aux yeux bleus,
Ou passe au fer le toupet d'un archange ;
Tandis qu'ailleurs la mere saint Bruno
Tout bonnement ourloit un *lavabo*.

Le chant étoit terminé par le récit d'une représentation d'Athalie, qu'on y donnoit à

l'occasion de l'année jubilaire de la mère supérieure. On avoit choisi, pour remplir le rôle du jeune roi Joas, une jolie et fraîche nonnette; mais le malheur avoit voulu qu'une maladie qui lui étoit survenue subitement l'enlevât au moment où l'on devoit jouer la pièce. Une vieille mère Cunégonde, qui ce jour-là perdoit sa dernière dent, vouloit remplacer la jeune religieuse. Grande réclamation de la part des novices. La cause étoit portée devant le sanhédrin embéguiné. Il y étoit décidé qu'on ne devoit pas contredire la révérende douairière, de peur que son mécontentement ne troublât la fête; et elle l'emportoit sur tout le noviciat.

On pouvoit appliquer à cet épisode le vers du Lutrin vivant :

Tableau grotesque et digne de Callot.

Dans le premier des quatre chants du *Gazetin*¹, le héros du poëme, raffolant de jour-

(1) Ce mot qui signifie proprement une petite gazette, un

naux , et les réunissant tous à grands frais , est représenté rongé de goutte , de rhumatismes , et assiégé de tous les maux qui font le triste cortège de la vieillesse. Cet homme a surtout en horreur les vents coulis : chaises longues , bergeres , fauteuils à larges oreilles , tous les moyens usités ont été employés tour-à-tour. Enfin il s'avise de faire démonter la caisse de sa chaise de poste , et de l'établir au coin de son feu : là , tranquille avec ses chères gazettes entassées les unes sur les autres , il se livre à son goût favori , et brave le souffle des vents.

Ses commensaux sont une niece à la fleur de l'âge , un domestique assez entendu , et un jeune chien. Le caractère de ces trois compagnons , les soins que les deux premiers prodiguent au vieillard , leur assiduité surtout à lui lire les papiers , et les jeux , les bonds , les caresses du petit chien , rem-

bulletin de nouvelles , est employé par Gresset pour désigner un homme maniaque de ces sortes d'écrits , et en faisant sa lecture continuelle.

plissent tout le second chant, et la plus grande partie du troisieme.

Au quatrieme, le Gazetin est encore dans son lit; on l'a mis sur son séant. Il est environ neuf heures du matin; les nouvelles étrangères sont déjà arrivées. La niece et le domestique sont sortis, le petit chien reste seul dans la chambre; il grimpe sur le lit, bondit, aboie, fait cent tours, cent gentilleses qui réjouissent le bon homme: mais sa joie est bientôt troublée; le chien saute sur les gazettes, en disperse, en fait voltiger les feuilles, et travaille si bien des ongles et des dents, que le lit n'offre bientôt plus que de tristes débris; il s'acharne principalement sur la gazette de Hollande, et la met en pieces. Le nouveliste impotent, presque immobile, prodigue vainement au perturbateur de ses plaisirs les noms les plus doux, les signes les plus flatteurs: à la fin il se fâche, il tonne, il crie au secours; et c'est au plus fort de son désespoir qu'on lui apporte la gazette de France, qui appaise sa colere, et le console de ses pertes.

On croyoit que le prince Henri de Prusse conservoit un manuscrit des deux chants de l'Ouvroir, etc., envoyé, disoit-on, à Frédéric II par l'auteur, en lui demandant la permission de lui dédier Ver-Vert. En 1796, l'Institut, s'étant occupé de l'examen de plusieurs manuscrits de Gresset, crut devoir en écrire au prince Henri, qui s'empressa de répondre, et de témoigner tous ses regrets de n'avoir point le manuscrit qu'on espéroit retrouver auprès de lui.

On a dit et imprimé que ces deux chants avoient été furtivement imprimés en Hollande. Si le fait étoit vrai, il n'eût pas tardé à être bien connu du public; et si peu qu'il eût été tiré d'exemplaires d'une édition, même clandestine, il en seroit resté assez pour servir au moins à conserver l'ouvrage, et à le multiplier par des réimpressions ultérieures.

Dans sa lettre sur la comédie, Gresset promettoit une édition de ses Oeuvres, faite avec le plus grand soin, et d'après les prin-

cipes religieux qui lui dicterent sa rétractation. Cette édition n'a jamais été faite, et on doit le regretter; parceque les mutilations que trop de scrupule auroit commandées à l'auteur, eussent été pour le public facilement réparées par les éditions précédentes; et on n'auroit pu que gagner à la publication d'une édition à laquelle auroit présidé le goût sévère et délicat de Gresset. Soit esprit de religion, soit amour du repos, qui, après tout, est bien préférable à une célébrité orageuse, Gresset, loin de conserver la volonté de réimprimer ses ouvrages, étoit au contraire devenu sur ses vers d'une telle indifférence qu'il a laissé imprimer et circuler vingt éditions de ses OEuvres réputées complètes, toutes plus ou moins imparfaites, et auxquelles il n'a jamais eu la moindre part. Il paroît même certain que, peu avant sa mort, Gresset détruisit lui-même les manuscrits que depuis long-temps il avoit préparés et corrigés pour la nouvelle édition annoncée dans sa lettre de l'année 1759.

Pendant les années 1771 et 1772, Gresset fut occupé d'un travail littéraire pénible et sans gloire, mais qui exigeoit beaucoup de sagacité et de goût, et plus de modestie et de discrétion encore. Le président de Rosset avoit achevé son poëme de l'Agriculture, lui préparoit des gravures magnifiques, et desiroit qu'il pût être exécuté à l'Imprimerie Royale, avec l'élégance et le luxe des plus beaux livres. M. Bertin, alors ministre, et que sa bienveillance pour l'auteur ne pouvoit empêcher de voir combien le poëme étoit foible, voulut qu'au moins il reçût avant l'impression toutes les corrections et les changements qui pourroient en faire un ouvrage moins médiocre. Il proposa d'envoyer le manuscrit à l'examen d'un de ses amis vivant en province, littérateur sans prétention, plein de goût, et sur-tout extrêmement discret; la proposition fut acceptée, et Gresset reçut le poëme, qu'il renvoya ensuite chant par chant avec ses critiques, observations et changements, écrits sur des cahiers séparés. Comme

les corrections étoient nombreuses, et les réflexions souvent un peu vives, M. Bertin, pour ménager la susceptibilité de l'auteur, faisoit faire de ces notes une copie extrêmement adoucie ; on la transmettoit au président, qui, à son tour, renvoyoit un gros cahier contenant la justification de la plupart des endroits critiqués, et ses répliques à l'Aristarque de province. Il fait beau voir comment cet honnête M. de Rosset se démène pour le salut de ses chers enfants, comment il combat pour la défense de ses hémistiches ; et presque toujours il a les plus belles raisons du monde pour ne pas adopter les corrections de l'*ami*, qui au reste lui fut toujours inconnu. Le tout revenoit à M. Bertin, qui examinait les pièces du procès, jugeoit les critiques et contre-critiques, et souvent introduisoit des vers de sa façon, qui ne sont pas toujours les plus mauvais du poëme.

Toute cette controverse littéraire, conservée dans le cabinet du ministre, est maintenant en ma possession : elle fut après sa mort

vendue en vente publique ; et c'est ainsi que je l'ai acquise, avec quelques autres fragments aussi de la main de Gresset.

Comme ce travail fut assez considérable, et qu'il occupa Gresset près de deux années entières, j'ai cru devoir en faire ici mention, mais mention seulement, sans rien citer de ces volumineux manuscrits ; tandis que si le poëme de M. de Rosset occupoit un plus haut rang dans la littérature, s'il s'agissoit d'un de nos chefs-d'œuvre, il seroit aussi curieux qu'instructif de voir comment avant l'impression il auroit été critiqué, retourné, corrigé par un de nos maîtres, d'autant plus à son aise dans ses critiques, qu'un rigoureux *incognito* l'isoloit complètement de l'auteur. On aimeroit à suivre Varron donnant les motifs des changements et corrections qu'il crut devoir faire au poëme délaissé par Virgile ; mais, pour que le compte rendu d'un tel travail eût un véritable intérêt, il faudroit qu'il y fût question d'une *Enéide*.

On a prétendu que Gresset avoit achevé les

quatre Facardins, mais il ne paroît pas qu'il s'en soit jamais occupé; au moins n'est-il resté dans ses papiers aucunes traces d'un tel travail: ses amis se souviennent seulement de l'avoir plusieurs fois entendu dire que, s'il le vouloit, il feroit des contes assez plaisants pour faire rire Mousseline la sérieuse.

Gresset a dit quelque part que l'éloge des morts ne seroit pas plus utile que la satire des vivants, s'il n'étoit une leçon pour ceux qui restent. Considérée sous ce point de vue, sa vie offre aux gens de lettres plus d'un souvenir, plus d'un exemple utiles. Dans Gresset l'auteur étoit charmant, mais l'homme étoit encore plus estimable.

Né bienfaisant, il avoit consacré à des indigents le produit entier d'une maison de campagne nommée le *Pinceau*, qu'il possédoit à une demi-lieue d'Amiens, et où il alloit tous les jours en hiver comme en été. Après sa mort on découvrit que, pendant une longue suite d'années, il avoit secouru en secret un grand nombre de nécessiteux. Aussi sa perte

fut-elle regardée dans la ville d'Amiens comme une calamité publique. Le corps municipal et l'académie assisterent à ses obseques. Après avoir célébré sa mémoire dans un discours public, l'académie proposa de nouveau son éloge pour sujet d'un de ses prix; et chargea M. Berruer, sculpteur du roi, d'exécuter en marbre le buste de son fondateur chéri, d'après un fort beau portrait peint en 1741 par Nattier. A l'inauguration de ce buste, en 1787, M. Boistel de Belloy, membre de l'académie, et neveu de Gresset par son mariage avec une fille de feu madame de Toulle, prononça un discours auquel on doit une partie des faits qui viennent d'être rapportés. A ses obseques avoit été publié ce distique latin :

*Hunc lepidique sales lugent, Veneresque pudicæ ;
Sed prohibent mores, ingeniumque mori.*

On devroit croire qu'après des obseques aussi solennelles, et un empressement aussi marqué pour la possession exclusive des ouvrages que Gresset a laissés inédits, ses cen-

dres seroient honorées d'une espece de culte, qu'un respect religieux consacrerait l'endroit où elles sont déposées; et qu'enfin Gresset seroit, poétiquement parlant, le Dieu de la ville d'Amiens. Arrivant dans cette ville; que demande l'étranger instruit, ami des lettres et des arts? sont-ce des peintures précieuses, des sculptures, des édifices somptueux? Tout cela se trouveroit dans Amiens comme dans les villes de la belle Italie, de la patrie des arts, que l'étranger y chercheroit d'abord et avant tout le tombeau de Gresset, de l'homme célèbre qui seul a suffi à l'illustration de toute cette contrée. Un petit espace, fermé d'une grille, orné d'un gazon bien entretenu, ombragé de quelques arbres funéraires, c'est au milieu de ces objets mélancoliques qu'il espere trouver la tombe de l'aimable poëte: d'avance il voit ce modeste monument du respect et des tendres regrets d'une ville laborieuse et manufacturiere. Où le conduit-on cet étranger empressé? dans une espece de chapelle, devenue une étable, où deux vaches ruminent et

se reposent sur la tombe du chantre de Vert-Vert. Au mur, derrière la crèche ou mangeoire, est attachée l'építaphe ou inscription funéraire, qui semble n'être restée là que pour constater qu'une étable est la sépulture de Gresset et de sa famille. Je n'ai jamais été à Amiens ; mais tel est le récit qui vient de m'être fait par une personne digne de foi, et qui arrive à l'instant de cette ville. Si la bonne volonté des administrateurs en chef, et les instances de quelques honnêtes citoyens n'ont pu réussir à faire rétablir pour Gresset un monument simple et modeste comme sa personne et ses ouvrages, au moins n'y a-t-il aucune raison pour laisser subsister une irrévérence aussi étrange qu'intolérable. J'ose croire que la mention que j'en fais ici, et que j'en fais dans cette seule intention, contribuera à faire chasser les vaches et supprimer l'étable, et que les Amiennois ne voudront pas que des étrangers s'intéressent plus à Gresset qu'eux-mêmes.

Cet Essai a été rédigé d'après la vie de Gresset donnée par le P. Daire, 1779, in-12,

d'après les notices qui se lisent en tête des diverses éditions, le discours prononcé en 1787 par M. Boistel de Belloy, à l'inauguration du buste de Gresset, et aussi d'après deux notices rédigées, il y a quelques années, l'une par M. le comte François (de Neufchâteau), l'autre par un savant étranger, M. le C. de S., qui a bien voulu m'en donner communication.

A. A. R.

ODE ADRESSÉE A GRESSET

PAR FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Divinité des vers et des êtres qui pensent,
Du palais des esprits d'où partent tes éclairs,
Du brillant sanctuaire où les humains t'encensent,
Écoute mes concerts.

Rien ne peut résister à ta force puissante :
Tu frappes les esprits, tu fais couler nos pleurs ;
Ton éloquente voix, flatteuse ou foudroyante,
Est maîtresse des cœurs.

Tes rayons lumineux colorent la nature ;
Ta main peupla la mer, l'air, la terre et les cieux :
Pallas te doit l'égide, et Vénus sa ceinture ;
Tu créas tous les Dieux.

Sous un masque enchanteur la fiction hardie
Cacha de la vertu les préceptes charmants ;
La vérité sévère en parut embellie ,
Et toucha mieux nos sens.

Tu chantas les héros : ton sublime génie ;
En son immensité bienfaisant et fécond ,
Relevant leurs exploits , embellissant leur vie ,
Les fit tout ce qu'ils sont.

Auguste doit sa gloire à la lyre d'Horace ;
Virgile lui voua ses nobles fictions :
Séduits par leurs beaux vers , les mortels lui font grace
De ses proscriptions.

Tandis qu'appesantis , vaincus par la matière ,
Les vulgaires humains , abrutis , fainéants ,
Végetent sans penser , et n'ouvrent la paupière
Que par l'instinct des sens ;

Tandis que des auteurs l'éloquence déchue
Coasse dans la fange au pied de l'Hélicon ,
Se déchire en serpent , ou se traîne en tortue
Loin des pas d'Apollon :

O toi , fils de ce dieu , toi , nourrisson des Graces ,
Tu prends ton vol aux lieux qu'habitent les neuf Sœurs ,
Et l'on voit tour-à-tour renaître sur tes traces
Et des fruits et des fleurs.

Tes vers harmonieux , élégants sans parure ,
Loin de l'art pédantesque en leur simplicité ,
Enfants du dieu du goût , enfants de la nature ,
Préchent la volupté.

Tes soins laborieux nous vantent la paresse ,
Et chacun de tes vers paroît la démentir ;
Non , je ne connois point la pesante mollesse
Dans ce qu'ils font sentir.

Au centre du bon goût d'une nouvelle Athene
Tu moissonnes en paix la gloire des talents ,
Tandis que l'univers , envieux de la Seine ,
Applaudit à tes chants.

Berlin en est frappée : à sa voix qui t'appelle
Viens des Muses de l'Elbe animer les soupirs ,
Et chanter , aux doux sons de ta lyre immortelle ,
L'amour et les plaisirs.

De l'ode à laquelle celle-ci sert de réponse
il n'a été publié qu'une seule strophe ; la voici
avec une autre qui m'a été communiquée :

Prusse , il t'étoit promis ce roi , l'honneur du trône ,
Possesseur des talents qui vont régir tes lois :
Lui-même , couronné par les arts qu'il couronne ,
Est l'Apollon des rois.

Qu'il soit une contrée où, près du rang suprême,
Illustres sans aïeux, sans brigues protégés,
Au poids seul de leur être, au poids de l'homme même,
Les hommes soient jugés.

Lettres de J.-B. Rousseau sur Ver-Vert, la Chartreuse, et autres pièces, adressées à M. de Lasséré, conseiller au parlement, et au P. Brumoy, jésuite.

A M. DE LASSÉRÉ.

J'AI lu le poëme que vous m'avez envoyé : je vous avouerai sans flatterie, monsieur, que je n'ai jamais vu production qui m'ait autant surpris que celle-là. Sans sortir d'un style familier que l'auteur a choisi, il y étale tout ce que la poésie a de plus éclatant, et tout ce qu'une connoissance consommée du monde pourroit fournir à un homme qui y auroit passé toute sa vie ; il n'étoit point fait pour le rôle qu'il a quitté, et je suis ravi de voir ses talents affranchis de l'esclavage d'une profession qui lui convenoit aussi peu.

Je ne saurois trop vous remercier, monsieur, de la peine que vous avez prise de me copier vous-même

une pièce si excellente : quelque longue qu'elle soit , je l'ai trouvée trop courte , quoique je l'ai lue deux fois. Il me tarde déjà de la pouvoir joindre à celle que vous me promettez de la même main. Je ne sais si tous mes confrères modernes et moi ne ferions pas mieux de renoncer au métier que de le continuer , après l'apparition d'un phénomène aussi surprenant que celui que vous venez de me faire observer , qui nous efface tous dès sa naissance , et sur lequel nous n'avons d'autre avantage que l'ancienneté , que nous serions trop heureux de ne pas avoir. Je suis , etc.

AU P. BRUMOY.

Parmi les phénomènes littéraires que vous m'indiquez , vous n'avez point voulu m'en citer un qui a été élevé parmi vous , et que vous venez de rendre au monde : vous voyez bien que je veux parler du jeune auteur des poèmes du Perroquet et de la Chartreuse. Je n'ai vu de lui que ces deux ouvrages ; mais , en vérité , je les aurois admirés , quand ils m'auroient été donnés comme le fruit d'une étude consommée du monde et de la langue françoise. Je ne crois pas qu'on puisse trouver nulle part plus de richesses jointes à une plus libérale facilité à les prodiguer. Quel

prodige dans un homme de vingt-six ans ! et quel désespoir pour tous nos prétendus beaux-esprits modernes ! J'ai toujours trouvé Chapelle très estimable, mais beaucoup moins, à dire vrai, qu'il n'étoit estimé ; ici, c'est le naturel de Chapelle, mais son naturel épuré, embelli, orné, et étalé enfin dans toute sa perfection. Si jamais il peut parvenir à faire des vers un peu plus difficilement, je prévois qu'il nous effacera tous tant que nous sommes.

A M. DE LASSÉRE.

A ne juger du mérite de l'épître nouvelle qu'en qualité d'ouvrier, peut-être lui donnerai-je moins de louanges : elle est plus négligée que les deux autres pièces que j'ai admirées du même auteur ; mais à cela près on reconnoît la même main et le même génie, c'est-à-dire l'un des plus heureux et des plus beaux qui aient jamais existé. Il seroit fâcheux que la trempe en fût altérée par le mauvais exemple de quelques petits esprits d'aujourd'hui, qui comptent

l'exactitude et la régularité pour rien, comme s'il pouvoit y avoir de la différence entre faire de bons vers et les faire bien, et que pécher contre la rime en françois ne fût pas la même chose que pécher contre la quantité en latin. Cette fausse maxime des génies paresseux ou impuissants doit être proscrite chez les génies aussi supérieurs que celui de notre jeune auteur. Ce n'est point une excuse de dire qu'on ne fait des vers que pour son plaisir : c'est pour le plaisir des lecteurs qu'on en doit faire ; et ce plaisir n'est point complet quand on peut s'apercevoir qu'il manque quelque chose à la façon. Il ne suffit pas qu'une boîte soit d'or, et que le dessin en soit neuf et agréable, il faut qu'elle soit finie et achevée dans toute sa perfection. Cet air facile qui fait le mérite d'un ouvrage ne consiste point dans l'inobservation des regles : au contraire, cette inobservation fait voir l'impuissance où l'on est de surmonter les difficultés de l'art ; et je ne veux point d'autre preuve de ma proposition, que les vers mêmes de notre aimable auteur, dont les plus corrects sont sans doute ceux où il regne un plus grand air de facilité. En un mot, le seul moyen de faire des vers faciles, c'est de les faire difficilement ; et, si vous ne m'en croyez pas

sur ma parole , vous en conviendrez avec notre maître Horace , dont voici les propres termes :

*Nec virtute foret clarisve potentius armis ,
Quàm linguâ , Latium , si non offenderet unum-
quemque poetarum limæ labor , et mōra . Vos , ô
Pompilius sanguis , carmen reprehendite quod non
Multa dies et multa litura coercuit , atque
Præsectum decies non castigavit ad unguem .*

Tâchez , mon cher monsieur , de lui inspirer cette maxime , sans lui dire qu'elle vienne de moi ; car les conseils d'un homme inconnu ne seroient peut-être pas aussi bien reçus que les vôtres , quoiqu'ils ne partent que du zèle sincère que j'ai pour sa gloire et pour sa réputation , qui m'est aussi chère que la mienne propre.

Remerciez bien , je vous prie , M. l'évêque de Luçon de la bonté qu'il a eue de me communiquer par vos mains ces deux dernières épîtres ⁽¹⁾ , que j'ai déjà lues trois fois depuis vingt-quatre heures qu'il y a que je les ai reçues , et où je ne me lasse point d'admirer le génie surprenant et la riche fécondité qui les a produites. Si le Ver-Vert , qui est imprimé ,

(1) Les Ombres et les Adieux.

vous tombe entre les mains, vous me ferez grand plaisir de me l'envoyer, car je ne le possède point en propre. Selon moi, cet ouvrage a sur ses cadets l'avantage de l'invention, et même celui de l'exactitude. C'est un véritable poëme, et le plus agréable badinage que nous ayons dans notre langue.

Voici des vers de l'Ouvroir qui m'ont été communiqués au moment où j'allois mettre sous presse cette dernière feuille. Je les dois à quelques amis de Gresset qui regrettent de n'en avoir pas jeté sur le papier beaucoup d'autres que le temps a effacés de leur mémoire.

D'un pinceau fier la sœur Saint-Raphaël
Trace la bouche et le nez du soleil,
Et, pour cacher la nudité mondaine,
Veut habiller Adam à la romaine.

La rime des deux premiers vers n'est pas des plus exactes; Gresset avoit probablement mis un autre nom qui aura été oublié.

. . . . Si l'on ne brode pas pour soi,
On a sa niece, on est mere pour elle.
Toute la ville en saura la nouvelle;
Quand on dira: Cet ouvrage est parfait;
On répondra: Ma tante me l'a fait.

Dans la salle de travail des pensionnaires, on
voyoit

Un scapulaire à côté d'une blonde,
Les croix du cloître et les pompons du monde.

A la fête de la mère supérieure on devoit jouer
Athalie; mais le désordre se mit dans la troupe,
parceque

. La sœur Saint-Cucuphas
. Qui pouvoit être,
S'il m'en souvient, la mère du grand-prêtre,
Voulut jouer, quoi? le petit Joas.

Suivoit ensuite le portrait de cette sœur qui,
comme l'on sait, avoit, ce jour-là même, perdu sa
dernière dent.

L'orchestre étoit nombreux,
. Sœur Saint-Hilarion
Devoit jouer de son psaltérion.

On devoit entendre,
Une guimbarde et quatre serinettes.

Dans l'apothicairerie où se faisoit le rafraîchissant
sirop de nénuphar,

La sœur Saint-Paul, près de l'âtre accroupie,
Lorgne son pot d'un œil de Canidie.

Quelques uns de ces vers sont conservés ici par

pure vénération, comme les éclats de pierre qu'un voyageur auroit rapportés du Parthénon, du tombeau d'Agamemnon, etc.

On croit que M. l'abbé de Richery, qui fut attaché à M. l'abbé de Crillon, avoit dans la mémoire beaucoup de vers de l'Ouyroir : j'ignore si cet ecclésiastique est encore vivant.

La même personne a bien voulu me donner beaucoup d'autres détails ; en voici quelques uns.

On sait que J.-J. Rousseau à son retour d'Angleterre passa par Amiens, et qu'il y visita Gresset. Dans un dîner qu'il fit avec lui, et dont étoit la personne de qui je tiens cette anecdote, J.-J. Rousseau dit qu'à la première représentation du Méchant quelques Zoïles de l'ancien café Procope prétendirent que le titre de cette pièce portoit à faux, et que Cléon n'étoit point ce qu'on appelle un homme méchant ; qu'il leur répondit : « Il ne vous paroît point assez méchant, parceque vous l'êtes plus que lui. »

Gresset et J.-J. Rousseau ne s'étoient jamais vus, et se quitterent fort contents l'un de l'autre. « Je suis persuadé, dit Rousseau en sortant, qu'avant de m'avoir vu vous aviez de moi une opinion bien différente ; mais vous faites si bien parler les perroquets qu'il n'est pas étonnant que vous sachiez apprivoiser

les ours ». Ce mot, aussi obligeant que spirituel, a été dans plusieurs notices sur Gresset travesti en une maussade dureté que bien gratuitement on prête à Jean-Jacques. On y prétend, que dans sa visite à Gresset, celui-ci avoit en pure perte tâché d'être aimable, que le Genevois n'avoit pas ouvert la bouche, et qu'en sortant il dit à Gresset : « Vous avez fait parler un perroquet, mais vous n'avez pu faire parler un ours ». Je serois porté à croire qu'il en est de même de beaucoup de boutades désobligeantes que l'on prête à J.-J. Rousseau, et dans lesquelles il faudroit croire à peu près l'opposé de ce qu'on raconte.

On a vu dans cette Notice que, pendant le temps que Gresset vécut à Paris, il étoit fort accueilli à l'hôtel de Chaulnes; les principaux membres de la société aimable qui s'y rassembloit étoient : le marquis de Chauvelin, mort subitement à Versailles en faisant la partie du roi; il avoit été ambassadeur à la cour de Savoie.

L'abbé de Chauvelin, son frere, conseiller au parlement; petit homme contrefait, mais de beaucoup d'esprit, et fameux dans l'affaire des jésuites par des dénonciations contre eux.

De Vallier, homme infiniment aimable, qui, après avoir mangé le fonds de 80,000 liv. de rente, étoit

devenu de président au parlement, capitaine au régiment de Champagne, et des aventures duquel on feroit un petit volume très piquant.

La Place, traducteur de Tom Jones.

De Lafaultrière, conseiller au parlement, etc., etc.

Parmi plusieurs anecdotes fort plaisantes que Gresset racontoit de cette société, je demande grace pour une seule qu'on excusera, n'eût-elle d'autre mérite que de dérider un moment le lecteur.

Ces messieurs, après un souper à l'hôtel de Chaulnes, se retiroient tous ensemble vers deux heures du matin; en passant dans la rue Dauphine, Vallier apperçut sur la porte d'une maison d'assez belle apparence, *maison à louer présentement*. — Parbleu, messieurs, visitons cette maison. — Allons. — On frappe, le portier se leve, et leur demande ce qu'ils veulent. — Nous voulons voir la maison. — Comment, messieurs, à l'heure qu'il est? — Nous sommes en règle, lisez: *Maison à louer présente-ment*. Le portier va réveiller son maître, on allume des flambeaux, et ces messieurs promènent impitoyablement le propriétaire, à moitié endormi, de la cave au grenier; enfin Vallier lui dit; Monsieur, votre maison est belle et très commode, mais elle a un grand défaut. — Quel est-il, monsieur? — Elle

est bien obscure. — Parbleu ! je le crois, répond le maître en bâillant ; il n'est pas encore jour. Comme il vit qu'il avoit affaire à des gens décorés et de bonne compagnie, il finit par rire avec eux de la plaisanterie.

Ce n'est pas dans une vieille chapelle, mais à côté, et adossée contre l'un de ses murs, qu'est l'étable qui renferme la tombe de Gresset. Il faut espérer que cette étable deviendra un *sacrarium*, un lieu de vénération pour les habitants d'Amiens, et pour les étrangers qui visiteront cette ville.

Le héros du Gazetin étoit un M. Gosset, médecin, qui n'étoit pas sans quelque mérite, et qu'on venoit assez souvent consulter. Il avoit placé au coin de son feu, non pas une caisse de chaise de poste, mais sa chaise à porteurs, fixée avec quatre forts écrous. Quand il lui venoit un malade, il baissoit les glaces ; et, la consultation faite, il les relevoit aussitôt.

Il est possible que cette nouvelle édition soit l'occasion de nouveaux détails sur Gresset, et fasse sortir de terre plus ou moins de ses poésies les plus agréables : je me féliciterai beaucoup d'y avoir contribué au moins d'intention. Quant au Gazetin, on vient de m'assurer qu'absolument cet ouvrage est trop foible pour supporter l'impression. Il faut bien finir par en croire ceux qui l'ont lu.

A. A. R.